L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 JUILLET 1890. 63ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 21 JUILLET 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ci-après.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Escoffier, à la Bourse des Encanteurs—Actions de la Compagnie de l'Hôtel St-Charles.

Commission internationale d'agriculture, à Paris.

La commission internationale d'agriculture, organisée à la suite du congrès de Paris en 1889, s'est réunie, le 1er juillet, au ministère de l'agriculture, sous la présidence de M. Jules Méline.

M. Develle, ministre de l'agriculture, retenu au conseil des ministres, s'est excusé de ne pouvoir assister à cette première séance.

M. Méline souhaite la bienvenue aux membres étrangers qui n'ont pas reculé devant les fatigues d'un long voyage pour rendre service à l'agriculture de tous les pays. Leur démarche est d'autant plus méritoire que la tâche de la commission dans sa première réunion ne laisse pas d'être quelque peu ingrate; elle est appelée, en effet, à mettre les bases d'une organisation qui ne pourra fonctionner et donner des résultats que l'année prochaine.

Le projet de cette organisation—dit M. Méline—est sorti des délibérations du congrès international agricole qui s'est tenu à Paris pendant l'Exposition et qui a laissé des traces si profondes. Toutes les questions qui préoccupent en ce moment le monde agricole y ont été abordées et traitées avec une hardiesse et une largeur de vues qui frappent tous ceux qui en parcourent le compte rendu. Malheureusement le temps a manqué pour arriver sur les points les plus importants à des conclusions définitives et c'est ainsi que le jour de sa clôture tout le monde était amené à se demander s'il ne serait pas possible de reprendre tous ces matériaux accumulés pour achever une œuvre si bien commencée.

C'est de cette pensée qu'est sortie la résolution suivante, que le congrès—en terminant ses travaux—votait à l'unanimité "En vue de la sécurité des et de la défense de nos grands intérêts agricoles, le congrès décide qu'il est urgent qu'un congrès national et international d'agriculture soit organisé chaque année à Paris."

En même temps, le congrès décidait la nomination d'une commission permanente internationale chargée d'organiser ces congrès et de préparer l'étude des principales questions à lui soumettre; il laissait à son bureau le soin de composer pour la première fois cette commission.

Fidèles exécuteurs du testament qui nous était laissé, nous nous sommes mis immédiatement à l'œuvre et nous avons fait appel aux représentants les plus autorisés, aux hommes qui en peut considérer comme au bâtiment de colonne de l'agriculture dans les différents pays, pour réclamer leur concours à l'œuvre commune.

L'élan dont nous nous réclamions a paru si juste à tous que nous n'avons essuyé aucun refus et il suffit de jeter les yeux sur la liste des membres qui composent notre commission pour affirmer que l'élite de l'agriculture universelle est d'accord avec nous sur la nécessité de susciter partout un mouvement d'opinion général embrassant tous les problèmes qui intéressent la première de toutes les productions.

Pour arriver à résoudre ces problèmes, nous pourvoirons un double but: nous voulons d'abord les éclairer en mettant en commun les observations et les résultats sur tous les points du monde et en faisant le creuset tous les systèmes qui font à cette heure l'objet d'une controverse sérieuse.

Nous voulons ensuite préparer l'accord international des gouvernements qui est nécessaire pour la solution de certains de ces problèmes. De cet ordre sont toutes les lois qui touchent à la protection des animaux utiles et à la destruction des animaux nuisibles à l'agriculture, par ce côté, l'agriculture de tous les pays souffre d'une situation qui va s'aggravant chaque jour, faute d'une réglementation internationale indispensable. On peut dit de beaucoup d'autres questions semblables qui exigent l'entente des gouvernements pour être tranchées avec efficacité.

En résumé, nous vivons à une époque où il n'est plus une branche d'industrie, du commerce ou de science de quelque importance qui n'ait son organisation spéciale, ses congrès périodiques, ses comités permanents. Par un singulier oubli d'elle-même, la première de toutes les productions, l'agriculture, semble jusqu'à présent rester en dehors de ce grand mouvement. Il est temps qu'elle sorte de son isolement et qu'elle jette des regards autour d'elle. Elle en a besoin que jamais, car elle traverse en ce moment une période de transformation profonde qui l'oblige à se tenir au courant de tout ce qui se fait de tous les progrès et de toutes les réformes qui s'accomplissent dans l'univers. A ce point de vue, les agriculteurs de tous les pays sont solidaires les uns des autres et tout les convie à se rapprocher.

Sans doute il reste et il restera longtemps encore des points sur lesquels leurs intérêts seront en opposition. Tant qu'il aura des nationalités distinctes, des gouvernements et des systèmes fiscaux et militaires différents, l'égalité de régulation économique sera impossible. Il faut que tout le monde en prenne son parti.

Mais en dehors et au dessus des régimes économiques il y a les grands intérêts de la défense commune contre les ennemis si nombreux qui assiègent partout l'agriculture, contre tous les fléaux qui sévissent indifféremment sur elle dans tous les pays.

N'oublions pas que de tous les producteurs, c'est le producteur agricole qui a de nos jours les plus rudes batailles à livrer et que pour les gagner il n'a pas trop de toutes ses forces réunies. Si nous parvenons, comme nous nous en avons le droit, à les grouper, à les diriger vers un but et à régler leur direction avec ensemble, soyez convaincus que nous aurons bien mérité de l'agriculture et de l'humanité.

—Le bureau de la commission a été constitué comme il suit:

Président: M. Jules Méline;

Vice-présidents: MM. Foncher de Careil, ancien ministre; Gomot, ancien ministre de l'agriculture; Cartuyvels, directeur de l'agriculture (Belgique);

Secrétaire: M. Michel Tardif, auditeur au conseil d'État;

Quateur: M. Henry Sagnier, directeur du *Journal de l'Agriculture*.

Il a été décidé que le prochain congrès international se tiendrait à la Haye au mois de septembre 1891.

Après avoir élaboré le règlement général des congrès internationaux, la commission a commencé l'étude des questions à soumettre au prochain congrès.

En police correctionnelle.

Le Président au prévenu.

—Vous êtes marié?

—Non, monsieur le Président, je suis célibataire....

—Depuis combien de temps?

Dialogue aux courses de chevaux:

—Vous vendez pour cinq francs le moyen de gagner infailliblement. Voici les cent sous, quel est le truc?

—Faites comme moi: vendez des pronostics aux jobards.

Dans un restaurant à prix fixe:

—Garçon, une raie beurre noir, et tâchez qu'il n'y ait pas de cheveux dedans, comme hier.

—Bien, monsieur. (A la cantonade). Une raie nature!

Fragment de conversation dans un bal public:

—Moi, c'est la valse qui m'a perdue.

—Je comprends: vous avez mal tourné!

En correctionnelle:

—Comment! Malheureux que vous êtes, vous battez votre femme avec une barre de fer?

—C'est par économie, mon président: j'ai cassé sur elle plus de cent manches à balai!

Chez la portière:

—Alors, comme ça, m'ame Maffasson, paraît qu'on a arrêté un voleur dans votre immeuble?

—Oui, m'ame Cochonnot, pas plus tard qu'avant-z-hier. Même que mon époux était monté derrière lui, et qu'il l'a surpris en flairant des lits.

Dictionnaire drolatique:

Moustache.—Le linceul du scrupule.

Ombrage.—Agrément que nous aimons mieux rechercher nous-mêmes que de nous le voir porter.

Platine.—Le voix d'or de Farcout.

—Mlle X.... est ravoisée en témoignage à la police correctionnelle.

"Quel âge avez-vous, mademoiselle? lui demande le président."

"Je compte vingt-deux printemps," répond Mlle X.... en minaudant.

"Alors, réplique le président, veuillez me dire combien vous n'en comptez pas?"

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

Pour le comte, la femme qui avait attiré le marquis dans un véritable guet-apens était aux gages de ces ennemis invisibles qui semblaient s'acharner à sa perte; et ces ennemis, il n'en doutait plus, obéissaient à Pierre Sandrac. Et, dans cette nuit où son oncle n'était plus auprès d'elle pour la protéger, Pierre Sandrac était évidemment parvenu à revoir Hélène. Avec quelle adresse il avait su profiter de l'unique nuit qu'Hélène ne passait pas sous le toit de Mme Herbelin! Bernauld et Toinon, interrogés secrètement par lui, avaient juré que personne n'avait pu pénétrer dans l'appartement du marquis; mais ces réponses ne suffisaient pas à détruire les soupçons de M. de Montreux; est-ce que ce Pierre Sandrac, qui déjouait toutes les recherches de la police, n'était pas capable de tromper la vigilance de deux vieux domestiques?....

Le fond du caractère de M. de Montreux étant, hélas! la jalousie, il se complaisait dans ses soupçons, sans jamais en voir l'absurdité. Il était jaloux de sa fille comme il l'était été de sa femme; et la jalousie explique les plus grandes folies.

Il recommençait l'existence qu'il avait eue auprès de sa femme, épiant les regards de sa fille, soupçonnant ses moindres actes, cherchant un sens caché à toutes ses paroles; et Hélène, instruite par la vie de sa mère, dont elle avait été le triste témoin, devinait tout cela.

Plus une scène d'ailleurs entre eux! Plus d'explications!

A peine quelques allusions, de loin en loin; et le comte en se reprochait toujours de les avoir faites: il s'était imposé la même ligne de conduite que celle qui lui avait permis de surprendre ce qu'il appelait la trahison de sa femme. Persuadé que sa fille trouvait le moyen de voir Pierre Sandrac en secret, comme il était persuadé jadis que sa femme avait un amant, il attendait avec anxiété, mais avec patience aussi que sa fille se trahît, comme s'était trahie la mère. Il n'était pas possible que les amoureux le trompassent toujours; il les surprendrait soudain, il n'en doutait pas.... Serait ce demain? Dans un mois? Dans un an?..... Il portait sans cesse sur elle un regard chargé de reproches muets; et il n'hésitait pas: il avait irrévocablement décidé la mort de cet homme qui lui volait son honneur, son bonheur et son repos.

Hélène souffrait horriblement; peut-il exister une torture morale plus grande que celle de se sentir accusée injustement, espionnée sans cesse, sans que rien vous permette de se défendre, sans que dire d'elle fût sur le point d'éclater en sanglots sous le terrible regard de son père qui semblait fouiller jusqu'au fond de son âme! Elle résistait cependant; elle puisait son énergie dans le souvenir de sa mère.

L'amour qu'elle éprouvait pour son père avait naturellement reçu de rudes atteintes; mais elle n'en laissait rien paraître, et elle avait tant de bonté dans le cœur qu'elle le plaignait: elle souffrait qu'il était malheureux, qu'il souffrait autant qu'elle; et elle se jurait de demeurer toujours pour lui une fille douce et soumise. Le temps, la vieillesse amolliraient peut-être la pénible situation où ils vivaient: c'était presque sa seule espérance.

Mais si son âme était énergique, son corps, vaincu par tant d'émotions, n'avait plus la force de se dompter, de paraître calme. Elle parvenait bien à refouler ses larmes, mais c'était tout, et encore n'y parvenait-elle qu'en face de son père. Dès qu'elle se trouvait seule, elle était secouée de longues crises nerveuses, elle poussait des cris inarticulés, et souvent Toinon la surprit tordue sur son lit par de cornels spasmes; des torrents de larmes terminaient ces crises. Et elle défendait à Toinon d'en parler à personne.

Le docteur Tournier, qui venait la voir en ami, remarqua cependant cet état; il en parla au comte:

—M. de Montreux, votre fille m'inquiète; je vois en elle le commencement d'une maladie nerveuse qui serait autrement grave que des blessures à l'épaule.

Le comte répliqua sèchement:

—Dans notre famille, mon cher docteur, on n'est pas sujet à la névrose: ma fille a été un peu trop bouleversée tous ces temps derniers.... Cela se calmera....

Et, pour la calmer, il lui faisait mener une vie écrasante, sans cesse sur la route de Saint-Etienne à Paris et toujours accompagné de sa fille.

Ses affaires l'inquiétaient terriblement. Le manque d'argent pesait cruellement sur lui. Semblable à la plupart des industriels, il avait voulu être seul, se débarrasser de commanditaires qui trouvaient ses projets trop hasardeux. Il était parvenu, il est vrai, à donner une superbe impulsion à son usine, mais les capitaux lui faisaient défaut.

Remarquable ingénieur, il n'était qu'un médiocre financier: il avait trop embrassé sans être certain de pouvoir faire face avec les seules ressources à tous les besoins de l'avenir.

Il avait fait des calculs qui semblaient concluants, mais qui étaient trop optimistes: il ne rentrait que difficilement dans les sommes dont il avait dû faire crédit. Et les deux cent cinquante mille francs qu'on lui avait volés, plus les cent cinquante mille francs perdus si sottement par son frère et qu'il allait failloir rembourser, formaient un total de quatre cent mille francs de dettes.

Des dettes! Il n'en avait jamais eu.

Quand il s'arrachait aux préoccupations que lui donnait sa fille, il tombait donc dans de nouvelles préoccupations, et rien n'assombrit les âmes comme les soucis d'argent.

Il avait été obligé d'emprunter; il l'avait fait à Paris, rougissant de laisser connaître sa situation à Saint-Etienne. Herbelin ne pouvait plus lui rendre de tels services; et, d'ailleurs, il ne les lui aurait plus demandés.

Il était forcément tombé sur ces prêteurs d'argent qui ne sont qu'une forme plus moderne des usuriers de jadis. De l'argent, on lui en donnait bien, mais avec parcimonie, et à des taux insensés. Il consentait à tout, se disant que ce n'était qu'une crise passagère; et il lui fallait de l'argent sans tarder, pour ses petits paiements, pour les semaines de ses ouvriers, pour d'indispensables achats de charbon et de métaux.

Dès que sa présence était nécessaire à Saint-Etienne, il partait, en emmenant Hélène, et toujours à l'improviste, sans la prévenir à l'avance; et ils revenaient de même à Paris, dès qu'il fallait de l'argent. Il déployait une activité prodigieuse.

Tous ceux qui connaissent les besoins sans cesse renouvelés d'une usine comprendront sans peine qu'il vécût en une sorte de fièvre et l'excuseront peut-être d'avoir si sensiblement fait souffrir Mlle de Montreux.

A Paris, il ne pouvait l'emmener continuellement avec lui, mais il la confiait alors à son frère, avec des ordres si précis que le marquis n'osait pas s'en écarter.

Il n'allait plus à Neuilly; il redoutait cette habitation placée au milieu d'un jardin, à quelques pas du Bois-de-Boulogne; tout avait été organisé pour le recevoir, avec sa fille, dans le petit appartement de son frère.

Quant au marquis, tout honteux devant son cadet, il cherchait par son dévouement à faire oublier son énorme sottise.

Il était encore très repentant, plein d'intentions parfaites; il ne reparaissait plus que timidement à son siège où il était enchanté de ne pas rencontrer Mondoze, qui lui aurait certainement posé d'indiscrètes questions sur Ketty Bell.

Il s'était mis en tort et croyait très fermement que c'était pour la vie.

Dès que son frère arrivait à Paris, il se mettait à sa disposition, rageant de ne pouvoir lui être utile en rien que comme geôlier de sa nièce.

—Surveille-la jalousement, ne la quitte pas un instant, lui disait le comte; et tu me rendras un service que personne ne saurait plus me rendre, car je n'ai plus confiance en personne.

—Mais enfin, de quoi la soupçonnes-tu, cette pauvre petite?

—De rien, répondait invariablement le comte; mais toute jeune fille a besoin d'être ainsi surveillée.

Il était devenu si soupçonneux qu'il perdait la confiance qu'il avait eue jusqu'alors en Mme Herbelin, peut-être pas en Mme Herbelin elle-même, mais en cette villa du Ranelagh, située près de Bois, comme sa maison de Neuilly, habitée par une autre jeune fille.

Il se disait que, lorsqu'il s'agit d'amour, toutes les jeunes filles sont complices.

Et il avait refusé net à Mme Herbelin de lui donner sa fille pour la conduire aux bains de mer en Normandie.

—Je vous assure, mon cher ami, lui avait dit Mme Herbelin, qu'Hélène aurait besoin de deux grands mois de repos. Ne voyez-vous pas son état de surexcitation, ces tremblements nerveux qui s'emparent d'elle sans qu'on sache pourquoi?..... Et vous la surmenez par ces voyages continuels! Deux mois au bord de la mer lui feraient tant de bien!

—C'est possible, chère madame; mais, si ma fille va à la mer, c'est moi qui l'y conduirai!

A la suite de cette explication, une sorte de gêne régna entre le comte et Mme Herbelin.

—Ce diable d'homme, disait Mme Herbelin, on ne sait plus par quel bout le prendre.

Et le comte en arrivait peu à peu à penser d'elle que si elle avait, au fond, une nature droite, franche, honnête, elle était devenue par trop indulgente en vieillissant.

—Ces vieilles Parisiennes en ont tant vu, se disait-il, qu'elles finissent par accepter tout, par fermer les yeux sur tout. Je ne puis décidément plus confier ma fille à une telle femme.

Cependant, c'est encore chez elle qu'il passait la plupart de ses soirées avec Hélène; mais il s'arrangeait toujours pour qu'Hélène ne la quittât pas, ne disparût pas dans quelque encoignure avec Suzanne.

Et, parmi tous ces êtres foncièrement bons, bien faits pour s'aimer, régnait quelque chose de pénible, de faux, et à cause de lui seul, de ces absurdes soupçons. Il s'en rendait parfaitement compte, mais ne songeait pas à désarmer.

Est-ce qu'un jaloux désarme jamais?

Et tous étaient dans cette situation où l'on attend avec terreur le moment où l'on désire, sans se l'avouer, quelque incident qui fasse éclater les passions, qui adoucisse en quelque sorte les douleurs en leur permettant de se montrer au grand jour.

Un homme était heureux, cependant, dans ce milieu et ne se laissait nullement influencer par le sombre tableau qui régnait à la villa du Ranelagh; et cet homme était M. Herbelin.

Sa femme et sa fille ne pensaient plus qu'à Hélène, il n'était donc plus question, entre sa femme et lui, de Pierre Sandrac; en second lieu, la mort de son caissier lui avait donné un admirable prétexte de s'absenter sans cesse, au moment même où sa femme avait failli le rebiffer contre son inconduite. Et il en profitait avec une parfaite impudence.

—Ah! cette usine! cette sacrée usine! s'écriait-il à chaque instant.

Il n'avait raisonnablement pas pu donner à Labadié un véritable successeur; il avait fait monter en grade trois employés secondaires, leur avait partagé le boulot du caissier; et il était forcé de les diriger, de les surveiller, de les conseiller lui-même. Mais, doué d'une admirable puissance de travail, que l'âge n'avait pas affaiblie, il terminait encore sa besogne assez vite pour courir chez la femme qui l'attirait, qui l'englouti chaque jour davantage.

Et il ne cherchait aucune explication à la gentillesse qu'elle développait soudain à son égard. Après s'être montrée si insolente avec lui, puis simplement indifférente, elle se conduisait maintenant en amie vis-à-vis de l'industriel. Il essayait vainement de franchir la barrière qui sépare l'amitié de l'amour; mais il était rejeté dans l'hôtel de la vicomtesse avec la plus parfaite intimité. Et il ne savait plus passer une journée sans avoir fait sa petite visite à son amie.

Et chaque jour la vicomtesse était ainsi très exactement renseignée sur les moindres actes de M. de Montreux et de sa fille; M. Herbelin lui servait incessiment d'espion.

La vicomtesse lui donnait même des conseils. Herbelin, poussé par la franc-maçonnerie qui unit entre eux les élèves de l'école polytechnique, aurait peut-être fait de nouveaux efforts pour venir en aide au comte de Montreux....

—Plus un sou, mon cher, plus un sou! lui disait la vicomtesse. Tout ce que vous lui avanceriez serait perdu; c'est un homme destiné à sombrer avant longtemps: il a voulu marcher trop vite, tant pis pour lui!

Et Herbelin avait prouvé à sa femme, par des raisons péremptoires, qu'il était dans l'impossibilité absolue d'aider le nouveau son ami. D'ailleurs, M. de Montreux ne parlait que très vaguement de ses affaires à Herbelin: il lui aurait trop coûté d'avouer à quel point il était gêné.

Cependant, Herbelin éprouvait un remords de son indifférence actuelle à l'égard de son vieil ami, et il cherchait à le rapprocher par quelque chose qui ne lui coûtât rien.

Un soir où M. de Montreux et Hélène avaient dîné chez lui, il n'annonça pas, comme d'habitude, qu'il était forcé d'aller à son usine ou à son cercle, mais prévint sa femme, d'un air tout fin, qu'il attendait des invités.

Puis, frappant tout à l'épaule du comte:

—Des invités qui t'intéressent, mon cher, du moins l'un d'eux.

Il alla s'allonger à demi sur un canapé, alluma sa première cigarette, s'enveloppa de fumée, et, avec cette assurance des égoïstes qui savent si bien mettre d'accord leurs intérêts et leur conscience:

—Oui, depuis quelques jours, je songeais à toi; je vais te faire un véritable cadeau.... Tu te rappelles sans doute ce jeune Labadié.....

—Le neveu de ton caissier?

—Parfaitement....

—Celui qui?....

Le comte avait failli ajouter: "Celui qui se disait l'ami de Pierre Sandrac?" Mais il ne voulait plus prononcer ce nom, pour mieux endormir la prudence de sa fille.

—Donc, ce Labadié, continua Herbelin, est devenu pour moi une sorte de commanditaire, pas gênant du tout; nous n'avons même pas encore rédigé de traité qui nous lie.....

...Un très charmant garçon, déclara Suzanne.

—Et il a profité de ses relations avec moi pour me présenter un de ses amis, un Américain.

—M. Harry Clifford! interrompit Mme Herbelin.

—C'est cela. Et moi, pour faire plaisir à Labadié, j'avais demandé à ce Clifford, qui est ingénieur, de me chercher quelques perfectionnements à une machine à fusils dont je ne suis pas satisfait.

—Une machine à fusils! s'écria le comte.

—Ah! ah! Voilà qui t'intéresse? Je n'attachais pas beaucoup d'importance à ma commande; mais ce sacré Américain a pris la chose à cœur! Ah! mon ami, ces ingénieurs de la nouvelle école, ça vous a un esprit inventif. Une merveille, mon ami, il m'a apporté une merveille! Plus rien de ma machine à moi, une machine absolument nouvelle! Il est allé en Angleterre chercher des documents qui lui manquaient; et, quand il m'a apporté son travail, j'en ai été bouleversé. Je suis sur le point de traiter avec lui, de lui acheter son modèle; mais je ne demande pas mieux que de partager l'affaire avec toi. Je parie que, maître d'une telle machine, toi, ancien officier, tu décrocherais une commande du gouvernement!

Fort intrigué, le comte allait demander de plus amples explications sur l'invention de l'ingénieur américain, quand on sonna.

—Le voici, dit Herbelin; il t'expliquera son affaire mieux que moi.

Quelques instants après on annonçait:

—M. Harry Clifford.

—M. Jérôme Labadié.

Le comte fut bouleversé en voyant Harry, comme sa fille l'avait été le jour où elle l'avait vu pour la première fois.

Pas une seconde cependant il ne crut que c'était Pierre Sandrac; mais il se demandait où il avait vu ce visage, ces yeux si ronds, ce front bombé: et, tandis qu'il cherchait une ressemblance à ce nouveau venu, Harry saluait très gracieusement Mme Herbelin: il s'exprimait en un français très pur à peine teinté d'un coquet accent anglais.

Cette voix non plus n'éveillait aucun souvenir dans la mémoire du comte. Eût-il pensé à Pierre Sandrac que ce seul détail eût écarté ses soupçons: Pierre Sandrac avait une voix forte, mâle, sonore; la voix d'Harry Clifford était douce, presque voilée,—une des conséquences de sa blessure,—et, malgré cela, très pénétrante.

L'ingénieur américain salua le comte et sa fille avec une correcte indifférence, il sembla déployer plus d'amabilité pour Suzanne. Puis, on s'assit, et Mme Herbelin demanda:

—En attendant qu'on nous serve le thé, voudriez-vous, M. Clifford, nous faire connaître cette belle invention, dont M. Herbelin vient de nous parler avec tant d'enthousiasme?.... A la condition, bien entendu, que de pauvres femmes comme nous puissent comprendre.....

Harry sourit:

—Je tâcherai d'être clair, dit-il.

Et, prenant des papiers dans sa poche, il les étendit sur une table que M. Herbelin approchait de lui.

Jérôme, laissant tous les honneurs à son ami, avait tranquillement mannoupé pour se rapprocher de Suzanne, et ils commençaient déjà à bavarder en bons camarades, presque à voix basse.

Le comte, sans chercher à dissimuler l'impatience qu'il éprouvait, s'était levé et se tenait tout penché sur le plan de l'ingénieur, lisant déjà sa pensée dans le dessin, comprenant tout de suite l'importance de l'invention. Et, avant que Harry eût donné aucune explication, il murmura:

—Oh! ce serait superbe!

Harry eut un imperceptible sourire de satisfaction; et, très modestement, en des termes d'une précision rare, il démontra le mécanisme de sa machine.

Parfois, un mot lui manquait, et il semblait le chercher.

—Il y a des expressions techniques françaises qui m'échappent, disait-il.

Et le comte, prodigieusement intéressé, lui venait en aide.

Et le comte, prodigieusement intéressé, lui venait en aide.

Quand la démonstration fut terminée, Herbelin jeta un regard triomphant à son ami.

—Hein! avais-je raison?

Mais le comte, moins emballé, tout en fendant pleine justice à l'invention de l'Américain, examinait une seconde fois le plan de la machine; il cherchait des objections à faire, et il en trouva plusieurs. L'ingénieur les réfuta victorieusement; et, au milieu de la discussion, il sortit soudain de sa gravité un peu triste pour dire à Hélène avec une gentillesse inattendue:

—Mais j'ai honte de parler de choses aussi techniques, aussi ennuyeuses devant des jeunes filles.

Hélène, cependant, ne semblait pas ennuyée le moins du monde; elle buvait toutes les paroles de l'ingénieur; pour la première fois, depuis bien des jours, elle s'intéressait à quelque chose.

—Les filles d'industriel, répondit-elle avec la même gentillesse, s'intéressent à tout ce qui touche leur père.

Le comte fut très surpris par cette phrase; mais déjà il trouvait une nouvelle objection, et Harry la réfutait avec une parfaite douceur.

Ce fut le seul incident un peu spécial de cette soirée. Harry sembla oublier et Hélène et Mme Herbelin pour s'absorber dans la discussion d'affaires qui s'engagea bientôt.

Le comte, aussi enthousiasmé que M. Herbelin de l'invention de l'Américain, et craignant de la voir profiter à quelque usine rivale, voulut traiter immédiatement.

—M. Herbelin et moi, dit-il, sommes disposés à exploiter votre invention; nous vous adresserons pour construire cette machine qui n'existe encore qu'en projet, nous vous fournirons les fonds nécessaires, et, dès que votre machine sera construite, nous l'achèterons, à la condition qu'elle nous appartienne exclusivement, bien entendu. Fixez-nous le prix vous-même; pour que nous n'ayons pas plus tard des surprises désagréables.

Harry eut un imperceptible sourire et leva les yeux au plafond comme s'il faisait un calcul; puis il les baissa lentement et, tandis que le comte examinait encore le plan, les laissa tomber sur Hélène et contempla quelques secondes la jeune fille qui était mise à trembler.

Jérôme, qui bavardait avec Suzanne, s'était interrompu pour compter ce que son ami allait dire.

—Je ne veux pas vendre mon invention, manœuvrer, je veux l'exploiter moi-même.

—Mais monsieur, s'écria le comte, un peu vexé; nous ne pouvons pas ce que vous voulez imaginer, sans doute; nous nous rendons compte de la valeur de votre invention, et nous la paierons ce qu'elle vaut en réalité.

—Vous vous méprenez sur ma pensée, monsieur, dit Harry très gravement. Je veux bien exploiter mon invention avec vous, chez vous; je ne veux pas l'abandonner. Des capitaux? mon ami Labadié m'en a offert plus qu'il ne m'en faut; je pourrais donc fabriquer ma machine sans le secours d'aucun industriel, mais je perdrais du temps: il me faut une grande usine avec ses ressources, il me faut aussi pleine et entière liberté d'action. Ces conditions primordiales vous conviennent, nous pourrons traiter. Sinon, je porterai mon invention ailleurs. Quant au partage des bénéfices, nous en parlerons plus tard; j'ai la plus parfaite confiance en vous.

Par cette dernière phrase, Harry rachetait ce que ses propositions avaient de trop dur.

Et, sans savoir pourquoi elle éprouvait un tel sentiment, Hélène en fut heureuse.

Son père avait d'abord froncé les sourcils, mais il sourit ensuite: le netteté de caractère qu'il devinait chez Harry Clifford lui convenait beaucoup.

—C'est à dire, monsieur, que vous désirez avoir libre accès dans mon usine, pouvoir commander en toute autorité les ouvriers que je mettrai sous vos ordres, faire les dépenses que vous jugerez convables?.....

—C'est bien cela, dit tranquillement Harry.

—Mais alors, remarqua Herbelin, en faisant une grimace, vous serez aussi maître que les patrons?

—Uniquement pour les choses qui me regardent. Vous êtes pleinement libre de refuser, d'ailleurs.

—Pour ma part, j'accepte, déclara vivement le comte.

Il trouvait que les avantages comprenaient largement les inconvénients; et, dans sa pensée, se formait déjà le projet de remplacer Pierre Sandrac par ce nouveau venu; en tout cas il allait le voir à l'œuvre.

Herbelin consentit aussi en rechignant, et il fut convenu que Harry commencerait ses premières expériences dans l'usine de Grenelle et qu'il n'irait à Saint-Etienne que lorsqu'il aurait déjà avancé ses travaux..... Le comte se trouvant continuellement à Paris pourrait ainsi étudier les progrès de la machine. Herbelin qui avait grande confiance dans son ami était par être enchanté de cette combinaison.

—Et puis, se dit il, nous le surveillerons de près, cet Américain.

Jérôme et Harry se retirèrent alors; et, jusqu'au moment où ils eurent franchi la grille de la villa, Harry sembla être doué de ce flegme, de ce sang-froid qu'on prête généralement aux gens de race anglaise.

Mais, dès qu'ils furent perdus dans la nuit du Ranelagh, il dut s'appuyer sur le bras de Jérôme.

—Ah! mon ami, s'écria-t-il, aurais-je la force de dissimuler ainsi toujours, de me cacher à elle, de la tromper? Cette comédie, la soutiendrai-je jusqu'au bout?

—Ah çà, morbleu, tu perdrais courage au commencement de la bataille, et lorsque nous venons de gagner les premiers avantages?

—Que veux-tu? La moindre tromperie me fait horreur; mentir est, pour moi, un supplice abominable.... Et puis, ce calme dont je dois faire preuve sans cesse, moi qui suis bouleversé dans tout mon être dès que je la vois,,,,,, Et je devine qu'elle souffre, que ses nerfs sont surexcités,,,,,,

—Tu la vois, mon ami, et tu vas avoir le droit de la voir, de lui parler à ton aise, même de lui faire la cour si bon te semble,,,,,, Et tu te plaindrais?

Harry eut un amer sourire; puis, se dominant et assayant d'être gai:

—Mais toi, tu me parais faire très gentiment ta cour!.....

—Moi! s'écria Jérôme ahuri, moi faire la cour à quelqu'un?

—Sans doute.

—Et à qui?

—A Mlle Herbelin.

Jérôme éclata de rire:

—Mlle Suzanne! Mais elle est formellement décidée à ne pas se marier; l'exemple de sa mère lui a sans doute fait faire de cruelles réflexions sur le *conjugo*; et, comme moi j'ai le mariage en horreur, nous nous entendons parfaitement. Nous savons que nous ne courons aucun danger de nous enflammer l'un près de l'autre, et nous sommes tout bonnement une paire d'amis.

Un assez long silence avait suivi, dans le salon de Mme Herbelin, le départ de l'ingénieur.

L'impression qu'il avait faite sur tous était si vive que chacun était absorbé par ses réflexions.

Le premier, Suzanne s'écria:

—Je n'ai rien compris à tout ce qu'il vous a expliqué, mais il est charmant. Il aurait un joli succès dans le monde!

—Dans le monde! fit Hélène avec une légère moue.

—Pourquoi pas?

—Mais parce qu'il me semble trop sérieux pour rechercher des succès mondains.

—Je ne dis pas qu'il les rechercherait, mais il les aurait.

Suzanne tenait à ses opinions. Le peu de gravité de ces opinions faisait depuis quelque temps hausser les épaules à M. de Montreux, il les haussa ce soir là vigoureusement.

Parler des succès mondains d'un homme dont la merveilleuse intelligence allait sans doute bouleverser l'industrie des armes!

Cette préoccupation nouvelle venait à propos le distraire de ses chagrins; les gens qu'absorbe un métier difficile vivent autant par les choses de ce métier que par les choses habituelles de la vie.

Et il était si distrait qu'il ne remarqua pas un changement, assez léger il est vrai, dans les manières de sa fille: ce soir-là, elle fut moins agitée que de coutume. Elle se sentait moins malheureuse, sans savoir pourquoi, comme si un baume mystérieux se fût répandu en elle.

Tout entier à l'invention de l'Américain, le comte n'attacha non plus d'importance à l'absence de son frère qu'on lui annonça lorsqu'ils rentrèrent rue Taitbout.

Le marquis lui avait dit cependant qu'il allait simplement fumer un cigare et se coucher de bonne heure.

—Il aura eu envie d'aller à son cercle, dit le comte.

—Evidemment, monsieur, répondit Bernaud.

Et Bernaud jugea inutile de communiquer ses inquiétudes au comte.

Depuis la récente escapade de son maître, Bernaud vivait sans cesse dans les transes.

Or, ce soir là, il s'était passé un incident qui faisait encore trembler le brave homme.

Après son dîner, le général avait allumé son cigare et s'endormait à demi au milieu de la fumée, lorsqu'un petit coup de sonnette retentit.

Une gentille femme de chambre venait apporter une lettre au marquis.

Le marquis eut un sourire de bonheur éclatant en lisant cette lettre: un sourire de quelque coquine, avait pensé Bernaud.

—Y a-t-il une réponse, mon général, demanda-t-il.

Le marquis fronca alors les sourcils, lâcha un juron...

—Non! il n'y en a pas.

Et il acheva son cigare, puis en alluma un autre et se mit à se promener comme un farieux dans son salon; et tout d'un coup il présenta à la flamme d'une bougie ce poulet tentateur:

"Mon cher général m'a donc oublié!... Je suis toute seule ce soir et "je trouve le temps bien long.

"KETTY."

—Non, non, je n'irai pas!

Il y était formellement décidé.

—Assez de bêtises comme cela!

Et il lâchait toute sa colère contre ces guenons dont les sourires lui avaient tant de fois fait tourner la tête: mais c'était fini, il se classait de lui-même parmi les vieux. Il sentait bien que, s'il retournait chez cette Ketty, elle l'ensorcellerait de nouveau, qu'il serait perdu....

Elle avait eu la bonne idée d'aller en Angleterre, tant mieux! cet éloignement l'avait un peu guéri.....

Et soudain, il lui sembla qu'il recevait un grand coup; il trembla des pieds à la tête. Et brusquement, sans appeler Bernaud, il s'habilla, se fit jeter de parfums énergiques et sortit. Il murmurait:

—Rien qu'une fois!

Il allait profiter de ce hasard, son frère absent, Ketty seule.... Et puis ce serait bien fini.....

Il flagellait ses jambes en descendant l'escalier. Il avait répondu par un "fiche-moi la paix!" formidable aux questions de Bernaud.

Et, dans un fiacre, il titubait comme un homme ivre, la poitrine oppressée, les tempes brûlantes.

Et il s'adressait des injures, mais marchait tout droit vers la rue Fauquier.

Il vit de loin les fenêtres de l'appartement de Ketty et eut une douleur aussi aiguë que si on lui avait jeté une lumière s'y brillait.

—Et le ne m'aura pas attendu, bégaya-t-il. Quel imbécile j'ai été d'hésiter si longtemps!... Cette pauvre petite, elle s'ennuyait!

Il pressait le pas et faillit se heurter à une voiture.

Une voix qui lui alla jusqu'au cœur appela de la voiture:

—Mais c'est vous, général!

Et une petite main se tendait gentiment vers lui:

—Je perdais patience, j'allais me promener au Bois.

—Ah! ma petite Ketty!.....

Il monta près d'elle, balbutiant un salut et dévorant sa main de caresses.

Il était repris plus violemment que jamais.....

VIII

COMPROMISSIONS.

Juillet était arrivé sans rien changer à la situation d'Hélène de Montreux.

C'était sans cesse ces perpétuels voyages entre Paris et Saint-Etienne qui la brisaient physiquement, sans cesse ce tête-à-tête avec son père qui l'anéantissait moralement.

Parfois la fatigue l'emportait sur son agitation nerveuse, et elle vivait alors comme hébétée, ne réfléchissant plus, ne songeant à au passé ni à l'avenir, mais ces moments étaient de courte durée: un regard soupçonneux du comte suffisait pour la replonger dans les mêmes tortures, dans les mêmes crises d'énervement.

Elle n'avait en réalité quelques heures d'apaisement que lorsque son père la conduisait chez Mme Herbelin et que, qu'elle y rencontrait Harry Clifford et Jérôme Labadié, dev